

Etude du compte d'exploitation d'une entreprise dans une optique marxiste : ce que l'on peut en tirer.

Michel Husson,

Chausson socialiste (bulletin du PSU Chausson Gennevilliers), 1970

Ce compte est, parmi ceux que les patrons veulent bien publier, le plus intéressant car il décrit la production réelle et va plus au fond que le bilan, analyse financière souvent incompréhensible et qui intéresse plus le patron et les actionnaires que les travailleurs. A partir de ce compte, on peut arriver à un résultat important qui consiste à distinguer trois grandes parties sur tout ce qui a été produit dans une année. Ces trois parties sont :

1. le capital constant
2. le capital variable
3. la plus-value

Ces trois quantités correspondent à l'analyse marxiste faite dans *Le Capital*. Voilà ce qu'elles signifient :

1. Le capital constant

Il représente la valeur des moyens de production et des objets de production. Les moyens de production sont les équipements (bâtiments, etc.), l'outillage (machines, etc.) et l'énergie (électricité, charbon, éclairag, etc.). Quant aux objets de production, c'est l'ensemble des matières premières et des produits semi-finis achetés à d'autres industries et qu'il faut transformer en produits finis prêts à être vendus sur le marché.

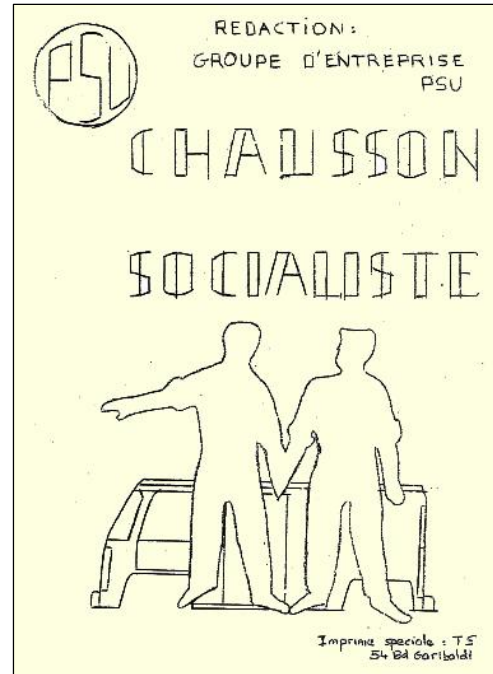
Ce capital est appelé capital constant parce qu'il ne crée pas de valeur : seul le travail qu'on va lui appliquer augmente sa valeur en le transformant. Autrement dit, c'est du travail mort : il ne vaut que par le travail qui a été antérieurement dépensé, accumulé, cristallisé pour sa production.

2. le capital variable

Il représente la somme des salaires versés aux travailleurs productifs, c'est à dire ceux qui, par leur travail, ajoutent de la valeur aux marchandises sur lesquelles ils travaillent. De plus, leur travail permet de transmettre la valeur des machines, qui, sans cela ne serviraient à rien et au contraire, s'usent inutilement. Cette partie du travail est payée sous forme de salaires afin de permettre à la force de travail de se reproduire, c'est à dire de reconstituer ses forces, et d'avoir un niveau de vie tout juste suffisant.

3. La plus-value

Elle correspond au travail des ouvriers productifs qui n'est pas payé. C'est ce qu'empoche le patron, et dans son ensemble la classe capitaliste.



Remarques supplémentaires

1. Ces trois parties sont les divisions fondamentales pour comprendre le fonctionnement du capitalisme. Mais elles n'apparaissent pas clairement dans les comptes des entreprises car la position de classe du patron, sa position même l'empêchent de comprendre pratiquement? comme le fait l'ouvrier, que seul le travail productif crée la richesse dont il s'approprie une importante partie. Et s'i, peut ainsi se l'approprier c'est à cause de l'exploitation capitaliste, de rapports de production bien précis (1e rapport travail salarié / capital) qui n'ont rien à voir avec "les impératifs techniques", "la nature humaine", et qui, de toute façon, dépassent complètement les goûts et les désirs du capitaliste

Il est donc à peu près impossible, surtout avec les seules données que l'on peut avoir, de dire avec une grande précision quelle est la répartition entre capital constant, capital variable et plus-value. les chiffres sont souvent truqués et, de toute façon compliqués par des tas de phénomènes inextricables comme l'impôt, la non-distinction entre travailleurs productifs et non-productifs, etc.

2. Le calcul même approximatif est cependant nécessaire car il permet de dégager trois rapports essentiels qui sont :

- le rapport C/V qui est appelé composition organique du capital et qui mesure le degré de développement économique de telle ou telle entreprise (ou groupe d'entreprises).

- le rapport PI/V qui mesure le rapport entre le travail non-payé (plus-value) et le travail payé (capital variable). C'est le taux d'exploitation ou taux de plus-value. Il montre d'ailleurs que que l'exploitation n'est pas un phénomène imaginaire, subjectif, qui se passe dans la tête des gens mais un phénomène réel, matériel, objectif que l'on peut à peu près mesurer malgré les difficultés dont nous avons déjà parlé. C'est autour de ce rapport qui intéresse les travailleurs que s'opposent le capital et le travail salarié, c'est le fondement de la lutte des classes en régime capitaliste.

- le taux de profit, enfin, est bien sûr celui qui intéresse en premier lieu le capitaliste. Il mesure le rapport entre la plus- value et le capital total que le capitaliste doit engager pour la production. Ce taux est le baromètre du capitalisme. Et ce qui montre bien que les intérêts des travailleurs et des capitalistes ne peuvent pas être conciliés, c'est que pour maintenir ce taux à un niveau constant il n'y a que deux moyens : soit réduire la composition organique du capital, autrement dit, freiner le progrès technique autant que la concurrence le permet ; soit augmenter le taux d'exploitation

Après ces considérations théoriques passons en compte d'exploitation lui-même. Nous prendrons celui de 1968 et parlerons en millions de francs (nouveaux). Ce tableau retrace d'un côté le total des ventes, de l'autre côté les frais de toutes sortes et le bénéfice. Mais, pour arriver à retrouver les trois grandes parties (C=capital constant, V=capital variable, PI=plus-value), il faut faire un tas de suppositions.

- il est plus important d'avoir une approximation que rien du tout ou qu'un déluge de chiffres incompréhensibles.
- on peut corriger le plus grand nombre de ces erreurs par une enquête plus poussée, qui parte de l'expérience concrète des travailleurs.

Capital constant

C'est peut-être le moins difficile à évaluer. Pour l'obtenir, il faut ajouter :

- les achats qui représentent l'ensemble des marchandises, matières premières, des matières consommables et des emballages achetés par l'entreprise : cela représente une somme arrondie de 225.
- les travaux, fournitures et services extérieurs (et il faut supposer que la totalité de ces frais est réellement destinée à la production). Cela fait : 15,6.
- les transports et les déplacements soit 2,14
- la moitié des -frais divers de gestion seulement, parce que, pour des raisons fiscales, on fait rentrer dans ce poste des dépenses improductives de prestige (banquets, cocktails, etc. comme d'ailleurs certains déplacements du poste précédent), c'est pour-quoi, à vue de nez, nous ne gardons que 50 %, ce qui fait : 0,9.
- les deux-tiers des dotations pour amortissements et des provisions pour risques, parce que, là aussi, on fait rentrer une partie de la plus-value ; d'ailleurs la loi elle-même permet de gonfler systématiquement ce poste qui est exempt de l'impôt sur la bénéfice des sociétés ; là encore, c'est approximativement que nous prenons cette proportion de 2/3, ce qui donne : 5,5.

Compte tenu des hypothèses qu'il est d'ailleurs difficile de vérifier puisque ces manipulations sont le plus discrètes possible, on en arrive au total à trouver un capital constant de : 250

Capital variable

Il représente le salaire versé aux travailleurs productifs. Cette définition soulève plusieurs difficultés :

- la distinction entre travail productif et travail improductif est essentielle, mais cette distinction n'est pas la même que celle entre travail et travail inutile. Par exemple, l'instituteur n'accomplit pas un travail productif, puisqu'il ne crée pas de richesses matérielles, et il est pourtant on ne peut plus utile. De même le travail du personnel commercial est utile pour la vente de la production, mais n'est en rien indispensable à la production elle-même.
- Pour être honnête, la distinction n'est quand même pas simple. Un dessinateur, par exemple ne participe pas directement à la production, mais son travail est indispensable. Mais, peut-on dire pour cela qu'il produit réellement quelque chose ? C'est surtout sur ce type de questions que l'enquête et la connaissance de la vie pratique sont indispensables.
- Une dernière remarque ; il y a un troisième point de vue. C'est que le capitalisme d'aujourd'hui a tendance à faire passer comme nécessaire, du travail qui est superflu, gaspillé, par exemple les emballages, les chromes, la

publicité, les gadgets etc. Pourtant les travailleurs qui produisent ce superflu sont productifs, parce qu'ils créent une valeur d'échange, c'est à dire quelque chose qui se vend et s'achète sur le marché, même si c'est parfaitement sans intérêt et si ce type de frais serait évidemment appelé à disparaître en régime socialiste.

Au total nous faisons l'hypothèse qu'un tiers des frais de personnel sert à payer les travailleurs non productifs de l'entreprise, ce qui fait donc un capital variable égal aux deux tiers des frais de personnel qui se montent à 153. Cela donne environ 100.

Plus-value

Elle s'obtient par différence du total des ventes, qui est en gros de 430. Cela donne :

Capital constant :	C=250
Capital variable :	V=100
Plus-value :	PI= 80
Total :	430

On va voir maintenant comment se répartit cette plus-value en ses différentes utilisations.

1. Rémunération des travailleurs non productifs, soit en gros 53. Il est en effet clair que ces salaires ne peuvent être prélevés que sur le travail non-payé des travailleurs productifs. Cela ne veut pas dire par exemple que les cadres vivent sur le dos des ouvriers : ce n'est vrai qu'en partie, et en tout cas cela ne dit rien de la possibilité de mener avec eux des luttes unitaires. C'est un problème dont il faut débattre en fonction de la situation concrète de telle ou telle entreprise. Ce poste comprend d'ailleurs la partie que les capitalistes s'attribuent pour leur consommation personnelle sous forme de salaires.

2. Les impôts et taxes et les impôts sur les sociétés représentent en gros 11,4 millions. Nous disons que ces impôts vont à l'état qui mène la politique de la classe capitaliste dans son ensemble. Il s'agit donc d'une contribution à des frais que chaque capitaliste ne peut assumer séparément, comme la construction des moyens de communication (routes, trains, téléphone, etc.) nécessaires à l'écoulement de la production. Il y a aussi le maintien de l'ordre, la formation de la main-d'oeuvre, plus ou moins qualifiée selon les besoins, les commandes de l'armée à l'industrie lourde, etc.

Une objection vient à l'esprit : c'est à première vue exagéré de dire que toutes les dépenses de l'Etat ne sont utiles qu'aux patrons. C'est vrai, mais si l'on se rappelle qu'une partie, et même la majorité des impôts est payée par les travailleurs, on peut dire qu'au total les deux se compensent. Et si cette hypothèse déforme la réalité, c'est certainement plus dans le sens d'une sous-estimation de la plus-value.

3. On retrouve la moitié des frais de gestion et le tiers des dotations qui n'avaient pas été comptabilisées dans le capital constant. Ce qui fait 4,8 millions.

4. Viennent ensuite les frais financiers, soit 6,3 millions. Il s'agit là d'un partage avec d'autres capitalistes et sûrement pas de frais de production. En gros, ce qui se passe c'est que d'autres capitalistes (capital bancaire et financier) prêtent de l'argent au patron de l'entreprise (capital industriel) à condition que celui-ci lui donne un profit suffisant, ce qui est appelé ici frais financiers. Ce qui montre bien d'ailleurs que la richesse naît là où l'on produit et non par miracle dans le coffre des grandes banques.

5. Reste enfin le bénéfice net, qui est de 3,5 millions. Ce chiffre est ridicule par rapport à l'ensemble des ventes (430 millions) : à ce compte là, le capitaliste ferait mieux de placer son argent à la Caisse d'épargne. S'il ne le fait pas c'est qu'il a sans doute ses raisons.

Conclusion:

La répartition est donc la suivante :

Capital constant : C=250

Capital variable : V=100

Plus-value : PI= 80

Elle va nous permettre de calculer les rapports principaux qu'il est intéressant de comparer aux mêmes rapports, calculés à peu près de la même façon sur l'ensemble des sociétés françaises.

1. Taux de profit : c'est le rapport de la plus-value au total du capital engagé pour la production, soit $PI/C+V$, ce qui donne :

$$\frac{80}{250+100} = 23 \% \text{ environ}$$

La moyenne pour l'ensemble de la France est d'environ 27 %. Autrement dit, on trouve ce résultat logique : le capital de cette entreprise rapporte en gros:le même profit (en pourcentage) que l'ensemble des sociétés. Cela correspond à la loi de la péréquation des profits qui fait que, par la concurrence, les capitalistes empêchent l'un des leurs de gagner constamment plus qu'eux.

2. Composition organique du capital : c'est le rapport entre capital constant et capital variable, ce qui donne :

$$\frac{C}{V} = \frac{250}{100} = 2,5$$

La moyenne pour la France est de 3,5 ; cela signifie que compte tenu du type de production, l'entreprise emploie pour une même somme de capital constant (machines, matières premières, etc.) une plus grande quantité de main-d'oeuvre que d'autres industries plus automatisées. Mais cela peut aussi venir du fait que la valeur de C est trop basse, c'est à dire que l'entreprise emploie du matériel trop vieux. C'est pourquoi il serait intéressant de connaître la durée de vie des machines, leur état, leur caractère moderne ou ancien, etc.

3. Taux d'exploitation : c'est le rapport entre le travail non payé (PI, la plus-value) et le travail payé (V, le capital variable), ce qui donne : $80.100 = 80 \%$

Alors que la moyenne en France peut être estimée à 125 %. A première vue, cela veut dire que pour une journée de travail de huit heures :

- la moyenne des travailleurs français travaillent 3h.40 environ pour couvrir leurs besoins (le travail payé) et le reste, soit 4h.20, pour produire de la plus-value : le rapport de 4h.20 sur 3h.40 donne bien 125 %.

- la moyenne dans l'entreprise étudiée serait une répartition inverse : 3h.40 pour le patron, et 4h.20 pour le travail payé en salaires.

Est ce que cela correspond à la réalité ? Évidemment pas. Cette différence vient de la raison suivante : le calcul des taux d'exploitation est valable pour l'ensemble de la classe des travailleurs productifs, mais plus au niveau d'une entreprise donnée. Pourquoi ? Parce que dans les faits, il se produit au moment de la vente le phénomène de péréquation des taux de profit qui fait qu'aucun capitaliste ne puisse gagner plus que les autres ; le gâteau de la plus-value produite dans toute la société est partagé par les capitalistes proportionnellement aux capitaux qu'ils possèdent. On en a vu d'ailleurs un exemple avec les frais financiers.

Ce qui se passe, pour fixer les prix de production, c'est le calcul suivant : le capitaliste engage 250+100 millions de capital pour un an. Là dessus, il faut récupérer un taux de profit moyen d'environ 25%, et qui est pour notre entreprise de 23 %. Cela fait :

$350+(350 \times 23\%) = 430$ millions pour la société

Autrement dit, la société qui a, on l'a vu, relativement plus de main-d'oeuvre à exploiter, et qui l'exploite sûrement autant qu'ailleurs, produit une plus grande quantité de plus-value, qui, par le jeu de la concurrence sur le marché va se répartir parmi l'ensemble des capitalistes.

On peut donc dire qu'en moyenne, les travailleurs de l'entreprise consacrent au moins la moitié de leur temps de travail à la production de la plus-value, et l'autre moitié à produire une valeur équivalente à ce qui est nécessaire pour vivre.

Mais il s'agit d'une moyenne et le patron a tout intérêt à élargir l'éventail des salaires, quitte à lâcher des miettes de plus-value par-ci par-là : toutes ces méthodes contribuent à empêcher les travailleurs de réaliser l'unité d'action.

Deux exemples : d'abord les travailleurs immigrés qui, premièrement coûtent beaucoup moins cher sur un travail équivalent et deuxièmement peuvent servir de boucs émissaires ; ils sont alors les responsables de tous les ennuis des autres travailleurs. En cas de chômage, on dit par exemple que ce sont eux qui "prennent les emplois des français.

Le second exemple traditionnel est celui de la mensualisation, surtout avec les accords actuels qui autorisent un véritable chantage du patron, puisqu'en fin de compte , il lui revient de décider qui passe mensuel. Et ce chantage pourra durer des années, puisqu'il n'est pas bien sûr question de mensualisation immédiate et automatique.

Ces deux exemples montrent clairement que la seule analyse économique n'est pas suffisante pour comprendre ce qui se passe réellement dans une entreprise et que, nous le répétons une fois de plus, rien ne vaut l'enquête et les informations concrètes.

Mao Tsé Toung a dit, approximativement, que pour savoir comment on cultive les fleurs, il y a trois méthodes : regarder les gens cultiver les fleurs du haut de son cheval, descendre de son cheval pour regarder faire le travail, ou, enfin, participer soi-même au travail. Pour lui, seule cette méthode est la bonne ; et malheureusement, il n'est pas prévu que les étudiants aillent "cultiver les fleurs" dans notre entreprise ou ailleurs. C'est pourquoi l'expérience pratique reste indispensable et irremplaçable.